

Un naufrage estudiantin au lac d'Aframont

Gianni Castagneri

Comme souvent, il n'est pas facile de situer dans le temps un récit transmis seulement oralement et pour lequel les témoignages indirects ne coïncident pas toujours. On est sûrement dans la première moitié du siècle dernier et le village est encore densément habité, vit une période de sérénité ou essaie tout simplement d'oublier de quelque façon les angoisses des périodes difficiles.

Jeunes et moins jeunes, la dite « *djouventu* » qui comprend ceux qui ne sont pas encore mariés ou qui ne le seront jamais, se rencontrent dans les nombreux bistrotts passant après-midis et soirées entre fumée, alcool et discussions animées. Dans un tel climat, naissent facilement défis et paris. Ainsi le pari qui vit pour protagoniste Giuseppe Bricco dit « *Lou Tri* » qui, par provocation, descendit, directement à ski et le flacon à la bouche, le versant raide, la *Riva della fòpa*, des granges de l'Arbosetta aux pistes du Poùnt, près de l'endroit où surgira ensuite le skilift Pakinò.

L'ambiance est animée, le courage ne manque pas et, à un certain moment, il vient à l'idée de quelqu'un de construire une barque et de la faire naviguer sur le lac Aframont.

C'est une blague d'écolier « *na foula tiàda* » comme on dit en dialecte mais le sujet est pris au sérieux. On prépare les planches près de la scierie de Michele Castagneri *Càtchiou* qui a des origines ligures et sait même nager. Une joyeuse bande se constitue ainsi, comprenant aussi quelque fille. Une fois le jour fixé, on s'organise pour transporter la barque jusqu'au lac, probablement démontée et réassemblée sur place. La montée n'est pas courte, entre les bois de hêtres et avec un dénivelé de presque 600 mètres. Élément non secondaire aux fins de l'histoire, pour accompagner l'inauguration de l'embarcation, des mets de toute sorte, du vin, surtout beaucoup de vin, sont préparés. Cela doit être une journée de fête pour un événement tout à fait inhabituel, car comme dit le proverbe, « *par couintales e vintel fales* » pour raconter les choses, il faut les vivre. Et cette journée a tout pour ne pas être oubliée.

Une fois le lac rejoint, le joyeux comité se livre aux préparatifs et à la bringue et donc, les bouches rafraîchies à tournées de vin et la hardiesse nécessaire acquise, la barque vit son baptême de l'eau. Elle semble flotter comme il faut et les montagnards – peu d'entre eux ont pu voir la mer – sautent à l'intérieur à plusieurs reprises pour éprouver les charmes de la navigation. La chronique de la journée n'est pas riche en détails (peut-être parce qu'à la fin il n'est resté que peu de choses à célébrer). Mais il semble qu'à un certain point, le poids des passagers allié à leur excitation ait provoqué un déséquilibre de poids et le renversement de l'embarcation. Là la situation s'anime ; presque personne ne sait nager et les eaux froides ne suffisent pas à sortir les naufragés des torpeurs du vin.

La scène dut être à la fois dramatique et bizarre. Le fait est que la barque fut abandonnée à son destin et que les protagonistes parvinrent de quelque façon à rejoindre la rive, où réchappés du péril et pour se remettre de la peur, ils se remirent à boire et à manger là où ils s'étaient interrompus. À un moment, le guide Antonio

Bricco *Travinèl*, dramatisant peut-être la situation, se dut de devoir descendre à appeler les secours pour on ne sait quelle intervention : « *Me se guida e se da ndouà pasà* » (je suis guide et sais où passer). Sans reprendre le sentier de la montée, il dévala l'éperon del Dente, *la Dänt*, descendant directement au village.

Les habitants, le voyant arriver seul, éprouvèrent quelque souci, sentiment qu'il ne chercha pas à apaiser, et même, la mine contrite, il affirma : « *la barca iät dounà lou djir, ou sount tuti mort !* » (la barque s'est retournée, ils sont tous morts).

Comme un guêpier en émoi, parents et amis organisèrent en hâte un groupe capable de monter avec célérité à l'Aframont pour constater la situation. Mais arrivés sur place, les sauveteurs improvisés, découvrirent avec soulagement qu'il n'y avait aucun mort, ni blessé, mais seulement de nombreuses personnes avinées. Certains ivres au point de ne plus reconnaître leurs parents.

On ne peut qu'imaginer ce qui suivit : reproches, discussions, conflits. Puis les nervosités affaiblies et les vapeurs d'alcool un peu évaporées, ce qui devint vite un cortège mélancolique, reprit en procession le chemin du retour tandis que la barque fut laissée à pourrir dans les eaux glaciales du lac. Elle fut encore visible de nombreuses années aux yeux stupéfaits des promeneurs. Plus personne ne retenta jamais l'entreprise maritime.

Félix

Giorgio Inaudi

Nous étions le 10 juillet, un samedi soir précisément, j'étais dans ma maison aux Cornetti de Balme quand je reçus un appel téléphonique ; c'était Félix Personnaz qui m'appelait de Bessans ; le village de Savoie situé derrière le sommet, justement nommé, de la Bessanèse dominant cette muraille de roche et de glace et unissant (notez bien « ne séparant pas ») le Piémont et la Savoie.

Il m'appelait pour m'annoncer que le jour suivant, un dimanche, des hommes monteraient au col d'Arnès pour placer une pierre en mémoire des troupes alpines, italiennes et françaises, mais aussi allemandes, qui s'étaient affrontées à ces altitudes durant le tragique hiver 1944/45. Il s'agissait d'une plaque commémorative et la présence d'une délégation italienne était très souhaitée. Il ajoutait qu'il y aurait aussi quelques vétérans de la Compagnie Stéphane, un regroupement de résistants s'étant particulièrement distingués lors des combats qui s'étaient déroulés sur ces glaciers, lors de cette dernière et terrible année de guerre.

Surtout, l'un de ces vétérans, devant être décoré de la légion d'honneur, avait demandé qu'elle lui soit remise justement au col d'Arnès où il avait participé à l'un des combats les plus violents à 3000 m d'altitude. J'avais déjà entendu parler de ce combat alors que je me trouvais à Valloire, autre village de Maurienne, où je me trouvais avec d'autres Balmais pour une fête du patois, un rassemblement des minorités de langue franco-provençale. Quand il sut que je venais de Balme, l'ancien propriétaire de mon hôtel me montra sa main contractée par les gelures subies alors qu'il transportait une mitrailleuse sur le glacier d'Arnès.

À ce point, il m'était difficile de refuser, surtout à un personnage comme Félix qui n'était pas seulement un bon ami, mais une personnalité faisant déjà partie de

l'histoire. Félix avait déjà alors 80 ans, de la levée de 1925. Etudiant à Paris, il était revenu à Bessans lors des années de guerre et avait joué un rôle actif dans la Résistance et le Maquis. Il avait aussi assisté au tragique incendie par lequel les Allemands avaient détruit une grande partie de son village en septembre 44. Dans la période de l'Après-guerre, il avait été l'un des protagonistes du développement touristique qui avait fait de Bessans un des centres importants de ski de fond des Alpes françaises.

Je l'avais connu quand il était venu à Balme avec d'autres Bessanais en 1990, à l'occasion des célébrations du centenaire de la disparition sur le Mont Blanc de notre héros local, le guide Antonio Castagneri dit Toni di Tuni. Il avait vingt-cinq ans de plus que moi, mais il avait aussitôt accepté mon amitié, cimentée par les liens unissant nos deux villages, non seulement par la géographie mais aussi l'histoire, la langue, les traditions. Pour moi, il était devenu de suite un mythe vivant, il avait fait le partisan avec les guides balmais Gino et Silla Castagneri Tuni et leur sœur, la célèbre Marianin de la Locanda Alpina au Pian della Mussa. Après guerre, il avait encore fréquenté Balme pour le « commerce » et en des temps plus récents, devenu veuf, pour venir trouver Marianin, veuve elle aussi...Je me souviens que je m'étais amusé du fait que les deux se comprenaient parfaitement en patois, mais qu'ils ne pouvaient pas se téléphoner, l'un parlant français et l'autre italien...

Félix était l'un des rares Bessanais avec qui je pouvais parler en patois...quelques années plus tard, je me rendis à sa maison pour effectuer des enregistrements avec lui et Jean Clappier, son cousin presque centenaire. Je parlais balmais, eux le bessanais et, non seulement, nous nous comprenions très bien, mais nous avons la confirmation que nos deux parlars s'avéraient très semblables, plus qu'avec les parlars échangés des villages proches. Je fus plusieurs fois invité dans sa maison de Bessans et lui dans ma maison des Cornetti.

Je ne pouvais lui dire non, mais comment trouver en quelques heures, un groupe d'alpins disposé à affronter les onze-cent mètres de dénivelé pour monter le lendemain au col d'Arnès. Je décidai d'y aller au moins moi...Dans les greniers de Balme on trouve un peu de tout et je dénichai dans un vieux coffre et parmi d'autres un chapeau d'alpin à ma mesure. Mon frère Roberto m'expliqua par la suite qu'il s'agissait d'un chapeau de sous-officier du Premier Régiment d'Artillerie de Montagne et qu'il remontait à la première guerre mondiale. (Les Balmais étaient habituellement affectés dans l'artillerie à cause de leur familiarité avec les mulets ainsi que pour leur stature, généralement plus haute que la moyenne).

Le problème était que, non seulement, je n'étais pas un alpin, mais que même je n'avais jamais été militaire car réformé pour « faible constitution ». Personne ne me croit maintenant mais à l'époque je ne pesais que 63 kg pour 1m81 (heureux temps...) J'aurais pris ma revanche quelques années plus tard alors qu'au Secours Alpin, avec Bruno Molino et mon cousin Bruno Castagneri, je guidai au sommet de la Ciamarella une compagnie du Bataillon Susa. Je me décidai donc, avec bien du culot, à risquer d'être démasqué par quelque véritable alpin et, le matin suivant, je rejoignis tôt les amis savoyards au col d'Arnès ; j'assistai en position de garde-à-vous à la remise de légion d'honneur sur fond de Marseillaise enregistrée. Je fus photographié avec mon chapeau et la photo fut même publiée dans le Dauphiné Libéré, le journal local,

Dix-huit ans ont passé, reste le souvenir d'une rencontre pacifique et Félix, désormais près de devenir centenaire, reste autonome et très lucide, représentant la

mémoire et l'identité de son village. Le voici sur une photo assez récente, prise sur la place de Bessans, prenant l'apéritif en compagnie d'un autre personnage notable, Georges Personnaz, dit Jopo, qui fut maire, sculpteur sur bois, garant des traditions et de tant d'autres choses, en plus d'être mon sosie du versant savoyard...

Une course inoubliable à la Punta Rossa di Sea

Carlo Capocasa

C'est avec beaucoup de protestations que mon épouse Fulvia commença à fréquenter la montagne, peu de temps après notre mariage en 1968. Par principe, elle refusait les grosses chaussures de cuir, trop lourdes pour ses petits pieds. Au cours de ses pèlerinages dans divers magasins d'articles de sport, elle trouva finalement des chaussures suffisamment robustes à semelles Vibram, garantissant de cheminer en sécurité sur des sentiers exposés ou avec de la neige gelée. Nous connûmes un nouveau groupe d'amis, eux aussi passionnés de montagne.

S'imposa pour ma femme une nouvelle réalité, non plus les plages ensoleillées du bord de mer ou les musiques de bals, mais les durs réveils matinaux du dimanche pour les habituelles ascensions de cols, comme le dit la célèbre chanson « Quattro passi in salita » (quatre pas en montée). En peu de temps elle devint une bonne marcheuse, la seule chose à déplorer fut le port d'un petit sac à dos m'obligeant en contrepartie à des charges de sherpa. L'hiver nous partions skier, Fulvia était brave en piste, mais peureuse dans la neige fraîche. Aussi j'abandonnai les neiges vierges pour skier moi aussi sur les pistes de la Voix Lactée, roulant pour la dernière fois mes peaux de phoque pour devenir skieur-pisteur du dimanche.

Nous conclûmes un pacte : je viens skier sur les pistes, mais tu me suivras dans les courses d'été en montagne. Le 2 juin 1974, à 5 heures du matin, le réveil sonna et après une rapide collation, nous partîmes retrouver nos amis habituels, Renzo, Marisa, Augusto, Piera et Sergio, amis de toujours qui, en plus d'être de bons alpinistes étaient aussi des blagueurs sympathiques. Fulvia et moi étions les plus jeunes du groupe et traités par eux comme des enfants. Renzo, grand connaisseur de la montagne, Sergio, la cible de nos femmes avec des plaisanteries parfois mal acceptées. Nous partîmes de Turin en auto à 6h du matin pour l'excursion organisée précédemment. Renzo déclarait que c'était déjà trop tard, la neige abondante ne nous permettrait pas de monter très haut. Le but envisagé était la Punta Rossa di Sea à 2908 m. Arrivés au Pian della Mussa et au refuge Città di Ciriè, après un café et un morceau de tarte, nous nous acheminâmes, enfonçant dans la neige par le couloir qui mène au Pian della Ciamarella. Du couloir des Lance della Ciamarella se détachèrent toute la journée de petites avalanches dans des rumeurs assourdissantes, projetant de la poudre de neige qui, à contrejour, s'irisait en arc-en-ciel. Nous contemplâmes émerveillés ce phénomène de la nature tout en restant à une distance nécessaire. La neige nous permit d'atteindre le Ghicet di Sea plus rapidement et sans nous enfoncer, vers l'ensellement du col à 2570m. Nous y trouvâmes même de la glace apportée par le vent et formant une grande corniche vers la Val Grande di Lanzo. Vers 10h30, nous poursuivîmes sous la crête vers la Punta Rossa di Sea, la neige, presque cramponnable, nous permit pourtant de monter sans chausser les crampons. À 11h, nous étions au sommet à 2908m, grande euphorie, nourritures variées, saucisson, jambon, une boîte de pêches au

sirop et avec le « banbas », une sorte de réchaud artisanal, nous bûmes un café correct avec la grappa.

Vers la Ciamarella, les avalanches martelaient continûment, nous repartîmes vers 12h30, nous tenant sur le bord gauche du couloir, une pente de neige vierge, en faisant très attention et suivant la trace faite par Renzo et moi. À l'endroit peut-être le plus raide, franchi par tous mais pas encore par Fulvia qui était la dernière. Elle se trouva alors, d'un coup, enfoncée dans la neige d'une crevasse, pas plus large que 40 cm, mais assez profonde. Par chance, son petit sac à dos s'encadra avec les crampons attachés à l'arrière dans la lèvre supérieure de la crevasse et elle resta ainsi en suspension. Nous tentâmes de la soulever, mais dans sa chute, une de ses jambes était restée pliée en arrière, ce qui l'empêchait de se soulever avec les bras sans tomber au fond. Le problème semblait donc assez grave jusqu'à ce que, après avoir encordée Fulvia, nous nous employâmes à élargir la crevasse avec l'aide d'un piolet. Fulvia en sortit finalement comme le bouchon de champagne de sa bouteille. L'aventure semblait bien se terminer quand, après quelques pas dans la descente, Fulvia dut s'arrêter avec une atroce douleur à la jambe. Elle ne pouvait plus tenir debout, avec une douleur très forte remontant du pied au genou, probablement une fracture.

Il était presque 14h et nous avions encore à parcourir 750m de dénivelé, tout en neige molle, désormais. Les téléphones portables n'existaient pas encore et le secours alpin ne bénéficiait pas de l'hélicoptère. Il ne nous restait qu'à réaliser une espèce de harnais et à la porter sur le dos en enfonçant dans la neige et parfois y tombant. Trois heures plus tard environ, nous étions arrivés au refuge où nous reprîmes l'auto pour nous rendre à l'hôpital de Turin. Diagnostic : fracture du péroné. Fulvia ne fut pas plâtrée, on ne lui prescrivit seulement que des calmants pour la douleur. Je la raccompagnai finalement à 23h à la maison de ses parents qui la gavèrent de friandises, le tout accompagné d'une bouteille de bon vin, bu en compagnie du cher Sergio qui nous avait toujours aidés pour le bien et le mal lors de cette inoubliable course en montagne.